

LECTURE DÉCOUVERTE N° 59

## **Le Grand Hôtel du Faisan à Tours**

**Par Lucette Besson et Anne Giraud, membres de la SAT**

Dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la direction des intendants Lescalopier, Trudaine et du Cluzel, Tours fut l'objet d'aménagements considérables destinés à résoudre les problèmes de circulation du nord au sud, et offrir une ville-étape moderne sur la route d'Espagne. A la fin des travaux, une avenue parfaitement alignée, longue d'une lieue et demie, se déroulait depuis les rives du Cher jusqu'au haut de la Tranchée. Elle faisait l'admiration de tous les visiteurs, qui notaient en particulier le nouveau pont sur la Loire, le Pont de pierre ou Pont-Neuf, inauguré en 1779 : avec ses 15 arches, il passait pour le plus beau de France. Voici ce que, dans ses *Voyages en France* (1787-1789), écrit Arthur Young, plus préoccupé pourtant d'agriculture que d'architecture : « L'entrée à Tours est vraiment magnifique, par une rue neuve de grandes maisons bâties de pierres de taille blanches, avec des façades régulières. Cette belle rue qui est large, avec des trottoirs des deux côtés, traverse la ville en ligne droite jusqu'à un pont neuf de quinze arches plates ». Balzac n'est pas le dernier à glorifier en (pseudo) vieux langage les mérites de sa rue natale, dans un passage bien connu du conte drolatique *L'Apostrophe* : « ... c'est une rue où ie suys né, c'est la royne des rues, toujours entre la terre et le ciel, une rue à laquelle rien ne manque pour estre cellebrée parmy les rues ! »

Dans la portion de cette avenue qui nous intéresse, comprise entre les Portes de Fer (notre place Jean Jaurès) et la Loire<sup>1</sup>, les vieilles habitations furent détruites pour faire place à de nouvelles, bâties selon des critères bien définis. « Au début surtout, ce sont des acquéreurs d'un assez haut niveau social qui s'adressent au maire ou à l'intendant pour acquérir les terrains riverains de la voie nouvelle : marchands, magistrats, nobles ayant terres en Touraine, familiers de Choiseul, notaires, trésoriers de France [...] ; *l'aubergiste du Faisan*, un cordonnier, un pelletier sont à peu près seuls à représenter l'artisanat ou à profiter, pour l'exercice de leur profession, du passage de la route d'Espagne... »<sup>2</sup>.

Il existait donc déjà une simple *auberge* à cette enseigne ? Qu'est devenu l'aubergiste ? A-t-il reculé devant la dépense, ou s'est-il vu contraint de céder à plus puissant que lui ? Car, selon le plan terrier Saint-Julien de 1778, c'est René Guillaume Lesueur, intendant de bouche de Mgr le Duc de Choiseul, maître d'hôtel à Chanteloup, qui acquit du maire de Tours, M. Bancheureau, en 1776, une grande maison résultant de la réunion de trois anciennes<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Elle a changé maintes fois de nom, selon le régime en place ou les événements historiques : rue Royale, rue de l'Armée d'Italie (à la naissance de Balzac), rue d'Indre-et-Loire, rue Napoléon, rue Impériale, de nouveau rue Royale, enfin rue Nationale (depuis 1883).

<sup>2</sup> René Crozet, *Circulation routière et travaux d'urbanisme à Tours au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1954, p. 99.

<sup>3</sup> Terrier Saint-Julien : Article 242 (p. 474) ; article 243 (p. 476) ; article 244 (p. 478). ADIL – H528.



**Fig. 1 - Terrier Saint-Julien. ADIL, H 528.**

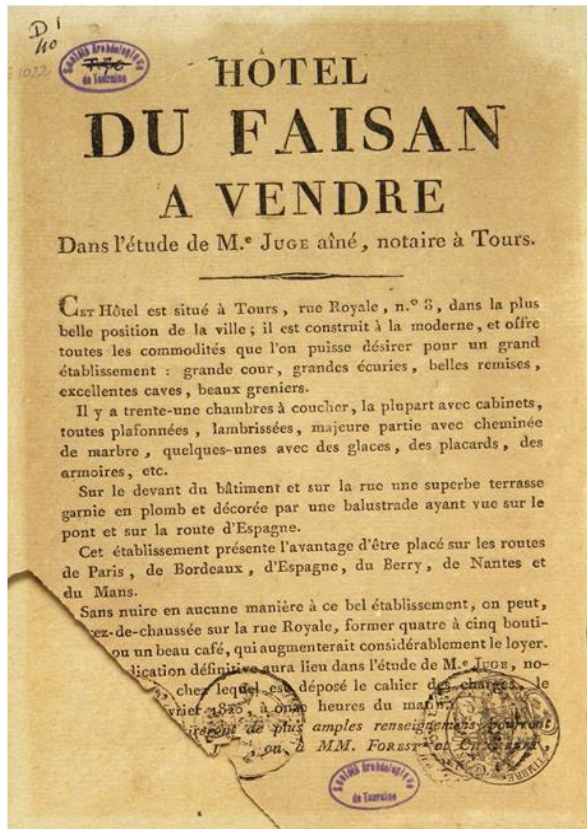
Un autre document précise qu'en 1776, le sieur Lesueur a payé 10 000 livres pour « *le portail du Faisan* et 4 croisées »<sup>4</sup>. C'est donc à lui que l'on doit l'hôtel, situé 9, puis 17 rue Royale (à peu près au niveau de La Boîte à Livres aujourd'hui). Le Tourangeau Vincent-Louis Dutens, qui était reçu à Chanteloup, raconte à son propos : « Il y avait un maître d'hôtel, unique pour l'habileté, l'attention et l'activité. Il s'appelait Le Sueur (sic) ; et son nom mérite d'être connu, à cause de la réponse qu'il fit à son maître. Lorsque le Duc quitta le ministère, voulant réformer une partie de son train, il dit à Le Sueur qu'il allait retrancher sa dépense et n'aurait pas besoin d'un homme dont le talent, distingué dans son état, ne devait pas être enseveli dans la campagne. Le Sueur, qui ne s'était pas enrichi avec le Duc de Choiseul, malgré les occasions qu'il avait eues, lui répondit sur le champ : Cependant, monsieur le Duc, il vous faut au moins un marmiton ; et je vous demande la préférence »<sup>5</sup>.

Cinq ou six ans plus tard, malgré le prestige du propriétaire, les installations devaient être encore modestes, si l'on en croit les impressions de certains voyageurs. Mais, avec le temps, l'établissement se dota de divers avantages dont il est fait état dans l'argument de vente de 1820, « chez Me Juge aîné, notaire à Tours »<sup>6</sup>:

<sup>4</sup> ADIL C 293.

<sup>5</sup> Cité par Georges-François Pottier dans son article *Histoire de Vincent-Louis Dutens (1730-1812)* in Les Dossiers des Archives d'Indre-et-Loire – septembre 2012.

<sup>6</sup> Collections de la SAT-DF Di 040.



« Cet hôtel est situé à Tours, rue Royale, n° 8 (?), dans la plus belle position de la ville ; il est construit à la moderne, et offre toutes les commodités que l'on puisse désirer : grande cour, grandes écuries, belles remises, excellentes caves, beaux greniers. Il y a trente-une chambres à coucher, la plupart avec cabinet, toutes plafonnées et lambrissées, majeure partie avec cheminée de marbre, quelques-unes avec des glaces, des placards, des armoires, etc. » Puis, plus tard, un garage pour les automobiles, le chauffage central, l'eau chaude à volonté, le téléphone, etc. Un acte de vente du 12 juillet 1829 passé devant Me Paul Ponvert, notaire à Tours, nous apprend que Charles Jules Schmieder et sa femme cèdent à Georges Eugène Marteau et sa femme « le fonds de commerce d'hôtel connu sous le nom de « Hôtel du Faisan » exploité à Tours rue Nationale, 17 » pour « un million quatre cent mille francs ». Passées les conditions du contrat viennent les inventaires : une page pour la distribution des lieux (le nombre de chambres n'est pas

précisé, mais il n'y a pas moins de quatre salons), une page et demie pour les boissons (vins de Touraine : Bourgueil, Vouvray, Montlouis ; du Bordelais : Graves, Sauternes, Margaux, Saint-Estèphe ; alcools et eaux minérales), le reste pour les denrées et fournitures de ménage. Un plan dressé à la veille de la Seconde Guerre mondiale fait apparaître l'importance de la bâtisse : une superficie de 1815 m<sup>2</sup> (selon un expert qui serait, aux yeux des propriétaires, en deçà du compte) ; un entresol, deux étages sur rez-de-chaussée, des combles et greniers, deux niveaux de caves. Le *Grand Hôtel du Faisan* comptait parmi les plus réputés de la ville. Jusqu'à sa destruction, lors des bombardements allemands de 1940.

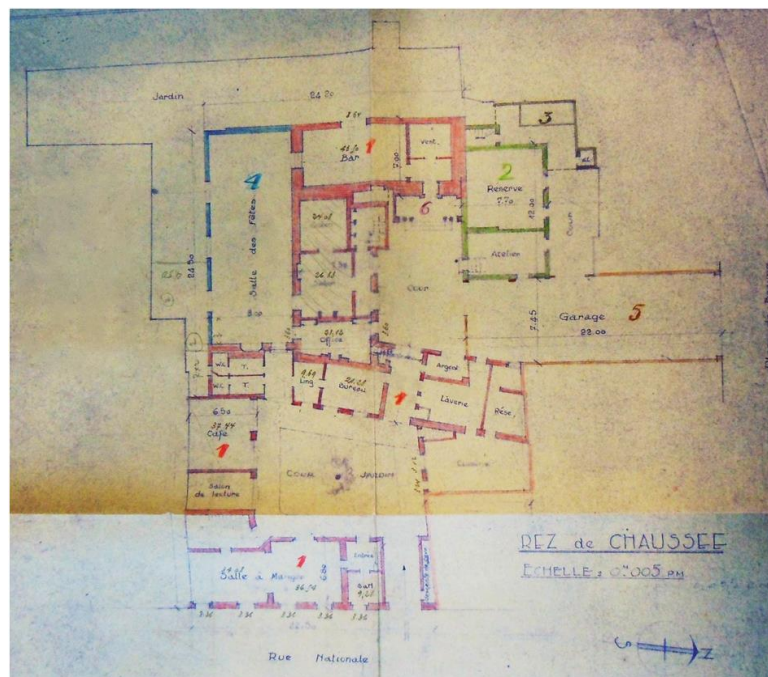


Fig. 3 - Rez-de-chaussée du Faisan en 1940. ADIL Dommages de guerre, 302 W 443.

Ajoutons que très tôt, mais par intervalles, l'hôtel servit de relais aux messageries pour les voyageurs et la poste. Dans le roman de René Boylesve, *Mademoiselle Cloque*, dont l'action se passe en 1885, la vieille demoiselle vient attendre sa nièce Geneviève devant le *Grand Hôtel du Faisan* où « deux grands omnibus du Sacré-Cœur, remplis de jeunes têtes tournant et virant de droite et de gauche comme des oiseaux échappés »<sup>7</sup> déposent les pensionnaires de Marmoutier. L'habitude veut que de là on se précipite chez le fameux pâtissier Roche voisin, car il y avait aussi, dans cette belle avenue, de belles boutiques et de beaux magasins...



**Fig. 4 - Collection particulière.**

Le premier témoignage de voyageurs dont nous disposons remonte aux débuts de l'hôtel. Il s'agit du *Voyage en France* d'une Anglaise et son mari, Mme et M. Cradock, entre 1783 et 1786<sup>8</sup>. Madame ayant été très malade, son médecin lui aurait ordonné un « long voyage de dépaysement. M. Cradock proposa alors un séjour en France où les Anglais étaient certains d'être particulièrement bien accueillis »<sup>9</sup>. Quoique Monsieur fût connu comme un « grand ami des Lettres et des Arts », qu'il eût créé un théâtre et joué lui-même, traduit une tragédie de Voltaire, écrit ses Mémoires, c'est le journal de sa femme – dont on sait seulement qu'elle était plus jeune que lui – qui a survécu. On y trouve l'évocation des paysages traversés, des monuments visités, mais aussi les conditions de logement. Ils descendirent à l'hôtel du Faisan, pour leur infortune ! A la date du 13 septembre 1783, on peut lire : « ... l'intérieur est loin de répondre à l'extérieur : chambres petites, nourriture peu soignée, tout très inconfortable et fort cher. Après un dîner médiocre, nous allions voir la cathédrale... A dix heures, je me mettais au lit, mais je n'y étais pas seule : les punaises me furent une société importune ». Le dîner du lendemain ne vaut pas mieux que celui de la veille ; quant au souper : « nous ne pûmes obtenir que les restes d'une carpe laissés sans doute par d'autres voyageurs auxquels l'odeur avait suffi. Nous préférâmes nous contenter d'un morceau de pain »<sup>10</sup>. Pour le petit déjeuner du dernier jour, par bonheur, elle avait son propre thé ! « Quant aux domestiques, (ils sont) peu prévenants et peu polis ». Bref, seul le vin échappa à sa critique.

<sup>7</sup> *Mademoiselle Cloque*, C.L.D 1985, p. 98.

<sup>8</sup> Merci à Florence Cailleau, responsable de la BHT, de nous avoir signalé cet ouvrage, d'où l'idée de travailler sur le *Grand Hôtel du Faisan*.

<sup>9</sup> D'après un article de *L'Autre*, organe de la Société toulousaine, 1<sup>er</sup> mai 1952.

<sup>10</sup> Cf. Gallica – *Journal de Mme Cradock* – traduction de Mme O. Delphin Balleyguier – 1896.

Force est de constater que, une cinquantaine d'années plus tard, dans les *Mémoires d'un Touriste* (1838)<sup>11</sup>, Stendhal ne se montre pas moins sévère. Il faut dire que pour lui rien ne vaut l'Italie : « Combien ne serait-il pas plus agréable et plus facile d'écrire un voyage en Italie ! ». A ses yeux, les environs de Tours manquent de pittoresque : « beaucoup de fertilité, beaucoup de bonne et sage culture, mais en vérité rien de beau ». Dans la ville, « d'un mesquin bourgeois » comme toutes les villes de province, tout le déçoit : la cathédrale, « les prétendus restes de la fameuse église de Saint-Martin », le cabinet littéraire où il grelotte et craint de s'être enrhumé ; même la rue principale, même le pont le laissent indifférent : « Le manque absolu de physionomie me paraît être le triste défaut de ce qu'on rencontre à Tours ». Il dit s'être logé, sur les recommandations d'un « spirituel M. T\*\*\* »<sup>12</sup>, au « grand hôtel de la Caille » - qui n'existait pas et qu'on a interprété comme le *Grand Hôtel du Faisan*<sup>13</sup> : « Ma chambre est bien ; mais j'ai failli mourir de faim au maigre dîner de la table d'hôte. Il y avait là deux ou trois Anglais pensionnaires qui prenaient leur mal en patience ; ce qui me prouve que le dîner est ordinairement de cette magnificence ; il n'en dure pas moins une heure et demie. Je m'enfuis avant le dessert pour aller voir le pont qui fait l'orgueil de Tours ». Plus sourcilleux qu'un Anglais sur le cérémonial du thé, il perd toute patience à se voir mal servi : « J'ai demandé de l'eau bouillante, j'ai pris moi-même une théière à la cuisine, et suis monté chez moi préparer mon thé. Pourra-t-on croire que ces monstres de provinciaux m'ont apporté trois fois de suite de l'eau qui n'était même pas tiède ! et à la fin la servante s'est fâchée contre moi [...] Par bonheur, j'ai compris que j'étais une dupe d'avoir des façons polies au milieu des barbares qui m'entourent. J'ai sonné à casser toutes les sonnettes, j'ai fait tapage comme un Anglais, j'ai demandé du feu, j'en ai eu, c'est-à-dire que ma chambre s'est remplie de fumée, et une heure et demie après avoir demandé de l'eau chaude, j'ai pu faire du thé ». Ne forcerait-il pas la note ?

Beaucoup plus sereine est l'atmosphère de notre hôtel d'après le roman d'André Theuriet, *Michel Verneuil* (1883). Le héros, Michel Verneuil, y a pris pension. C'est là qu'il lie connaissance avec Mme du Coudray et sa fille, autour desquelles se noue l'intrigue du roman. Il a son couvert à la table d'hôte, occasion pour le lecteur d'entrevoir enfin les lieux : « Le second coup de cloche annonçant le dîner emplissait de ses derniers appels la cour sonore du *Faisan*, et la table d'hôte commençait à se garnir. La salle à manger, haute de plafond, éclairée par trois fenêtres<sup>14</sup> donnant sur la rue Royale, était lambrissée de bois noir jusqu'à hauteur d'appui et décorée de panneaux représentant les vues des principaux châteaux de la Touraine. L'hôtel, ayant surtout une clientèle de touristes étrangers, était peu fréquenté par les commis-voyageurs. Cette considération avait attiré Michel Verneuil, malgré le prix assez élevé de la pension »<sup>15</sup>.

<sup>11</sup> On doit le mot de « touriste » à Stendhal, qui l'a emprunté à l'anglais. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, il était de bon ton, chez les jeunes gens de l'aristocratie, de « faire le *tour* », et si possible « le *grand tour* » en Europe.

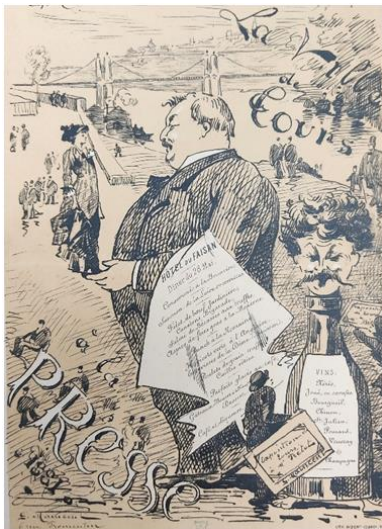
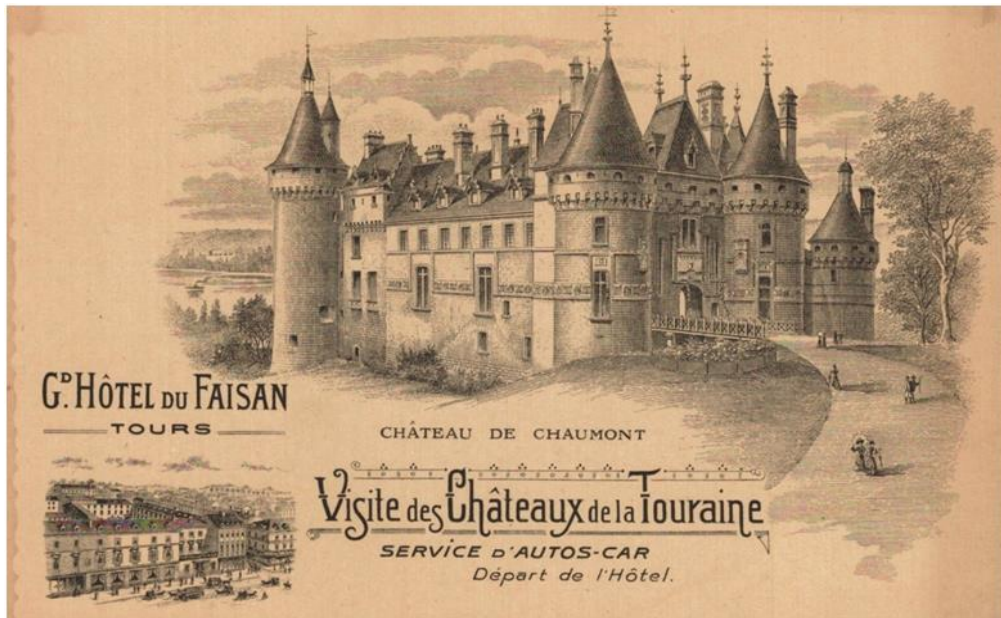
Pour les citations, cf. *Mémoires d'un Touriste* – Pléiade – p. 203-208.

<sup>12</sup> Il faut lire « Taschereau ». Jules-Antoine Taschereau (1801-1874), d'une grande famille tourangelle, fut administrateur général de la bibliothèque impériale, député d'Indre-et-Loire. Le nom était bien connu de Balzac : voyez, dans *L'Apostrophe*, Taschereau, le « vieux taincturier de soieries qui demourait en la rue Montfumier » (rue de Constantine), mari trompé de la Tascherette, « la belle buandière ».

<sup>13</sup> Selon la balzacienne Anne-Marie Meininger (*Balzac et Stendhal en 1837*, Année balzacienne, 1965), Stendhal pourrait avoir consulté Balzac, lequel avait choisi l'hôtel du Faisan pour deux personnages de son roman de jeunesse *Wann-Chlore* (1825) et, plus tard (1833), pour le célèbre voyageur de commerce Gaudissart (*L'Illustre Gaudissart*). Eut-il lui-même l'occasion d'y prendre pension ? C'est peu probable. La plupart du temps, lorsqu'il venait en Touraine, c'était pour séjourner à Saché dont le propriétaire, M. (de) Margonne, envoyait sa voiture le chercher à l'arrivée. Il avait aussi gardé des relations de jeunesse qui pouvaient le recevoir. Un jour d'août 1837, étant à Saché, il écrit à son ancien camarade Albert Marchant de la Ribellerie, lequel avait acquis de sa mère l'ancien hôtel des Balzac, 29 rue d'Indre-et-Loire : « Je viendrai à Tours samedi avec M. Margon(n)e, si tu peux me donner à coucher... ». En 1846, avec Mme Hanska, il opta pour l'hôtel concurrent, situé non loin du Faisan et encore plus coté, *La Boule d'Or*.

<sup>14</sup> On a vu qu'il y avait *quatre croisées*, comme le montrent les photos.

<sup>15</sup> Cf. Gallica – *Michel Verneuil* – p. 33.



Si l'ordinaire, pour certains, manquait de raffinement, on n'en assurait pas moins les extra, repas de mariage ou banquets, dans la grande salle des fêtes. Ainsi eut lieu, le samedi 28 mai 1881, dans le cadre de l'Exposition nationale de Tours, le Banquet de la Presse offert par la ville. Le journal *L'Union libérale* en rend compte, deux jours plus tard, dans un article chaleureux. Le directeur du *Faisan*, M. Audiau, « s'était surpassé ». « On devinait dans l'arrangement général la main de véritables artistes [...], une magnifique pièce d'angélique figurant un faisan et constituant la pièce d'honneur ». À elle seule, la carte du menu méritait une mention : « un jeune peintre d'un talent charmant, M. Maincent<sup>16</sup>, avait illustré un menu plein d'humour et d'à-propos ». On y voit deux personnages : l'un, en maître d'hôtel plus qu'imposant, porte à bout de doigts une élégante qui doit figurer la Presse (elle semble tenir des journaux) ; l'autre, réduit à une tête en guise

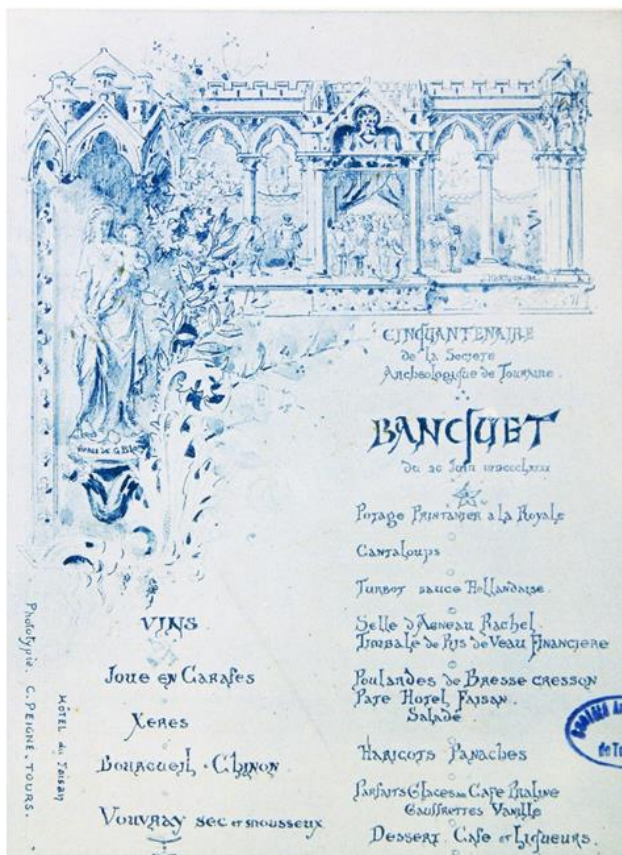
de bouchon de bouteille, serait le sommelier. A moins que le dessinateur ne se soit amusé à travestir deux journalistes présents, parmi les plus célèbres de l'époque ? Après que le maire, M. Rivière, eut porté un toast, M. Hoschedé, du journal républicain *Henri IV*, prit la parole pour remercier les élus et termina sur un vœu pieux – qui devait rester sans suite – « celui de voir la presse parisienne ouvrir une souscription pour offrir à la ville de Tours la statue d'Honoré de Balzac ».

Autre jour de frairie, celui du cinquantenaire de la Société archéologique, fondée le 23 juin 1840. Le banquet eut lieu le 26 juin MDCCCLXXXX (sic), plus frugal que le précédent, mais soigné. Comme il se doit, la présentation du menu, conçue par J. Hardion<sup>17</sup>, s'accorde à l'esprit des convives tourné vers le passé : devant un décor d'inspiration plus ou moins gothique, couronné de créneaux, évoluent des personnages, tels des comédiens sur une scène de théâtre. « J'interprète ce décor comme une expression du style pseudo-médiéval qui était très en vogue à l'époque », répond Gilbert Wycke que nous avons consulté. À gauche, un dessin de *La Vierge et l'Enfant* attribuée à Germain Pilon n'est pas là par hasard. En lien avec cet anniversaire, ladite

<sup>16</sup> Gustave Emile Maincent (1848-1897) se rattache au mouvement impressionniste. Le 2 mai de cette même année 1881, il exposait au Salon un tableau, *Place Pigalle*, pour lequel il obtint une récompense.

<sup>17</sup> Collections de la SAT, Cote DF Tn 184. Jean Marie Alexis Louis Hardion, né et mort à Tours (1858-1932), architecte des Monuments historiques, vice-président de la SAT.

Société avait monté une *Exposition rétrospective de Tours* pour laquelle l'église Notre-Dame de la Couture, au Mans, avait prêté la statue, seule rescapée d'un triptyque, les saints Pierre et Paul qui l'encadraient ayant été détruits à la Révolution<sup>18</sup>.



Ces réjouissances ne doivent pas faire oublier que le Grand Hôtel du Faisan fut lié également aux fluctuations politiques, à certains moments graves de l'Histoire. Selon J-E Weelen<sup>19</sup>, à la chute de Napoléon, « le Faisan devint le rendez-vous de jeunes officiers qui prétendirent maintenir sur la Mairie le drapeau tricolore [...] C'est là que les demi-soldes, sous la Restauration, et les Bonapartistes, sous la République, tinrent leurs conseils, y fêtant par des banquets pantagruéliques la « Saint-Napoléon ». Mais les Royalistes ne furent pas en reste et Weelen ajoute : « C'est là aussi que fut repris pour la première fois, en Touraine, le fameux refrain « La violette double, double, / La violette doublera ! », refrain d'origine vendéenne qui renvoie à la chouannerie.

Il n'est pas impossible qu'à un moment ou un autre Bernard-François Balzac, le père d'Honoré, ait participé à ces réunions en faveur de Napoléon ou de la République. Nommé une première fois à Tours du 21 mars 1795 au 22 septembre 1796, il y revint le 19 février 1797, toujours comme directeur des vivres et des subsistances de la 22<sup>ème</sup> région militaire. « Tours était la base arrière des armées de la République pour la guerre contre les Chouans, et ceci lui donnait une importance stratégique de premier plan », écrit Jean-Louis Déga qui poursuit : « Au maire élu en avril 1795, Henri Gouin, très modéré, va s'opposer Chalmel, un futur ami de Bernard-François, qui dénonce, en juillet 97, auprès du Directoire, la mollesse des autorités locales et l'activisme dans la ville des royalistes et des contre-révolutionnaires »<sup>20</sup>.

7/10

<sup>18</sup> La statue (0,99 m) date de 1570, mais présente des caractéristiques, en particulier la souplesse des plis, qui la feraient passer pour plus récente. SAT, *Exposition de 1890* par Léon Palustre, A 0079.

<sup>19</sup> *Notre vieux Tours*, Arrault, Tours, 1942, p. 27.

<sup>20</sup> Jean-Louis Déga – *La vie prodigieuse de Bernard-François Balzac* – Editions Subervie 1998. P. 300.

En 1805, Bernard-François rejoignait son ami Jean-Louis Chalmel, « 2<sup>ème</sup> surveillant, Souverain Prince Rose-Croix » à la loge maçonnique de Tours *La Parfaite Union*, créée en 1802.

Pendant la guerre de 1870, Tours connut un tel afflux de populations, entre les réfugiés, les membres du gouvernement, les troupes françaises et les prussiennes, que les hôtels avaient peine à accueillir tout le monde. Notre *Faisan* comme les autres. Dans ses *Récits de guerre* (1890), dont une partie se passe à Tours, Ludovic Halévy (1834-1908), le fameux librettiste d'Offenbach, raconte son arrivée le 21 novembre 1870, à 7 heures et demie du soir, accompagné d'un ami. Précisons qu'à cette date, les troupes prussiennes n'ont pas encore franchi le pont : « Nous voici dans les rues de la ville. Pluie battante [...] Tentatives infructueuses sur deux ou trois hôtels. Enfin, à l'hôtel du Faisan, grande vieille maison d'autrefois, on nous accorde, à mon ami B... un lit dans le 38, et à moi un lit dans le 54, en quatrième. Nous mourons de faim. Nous essayons de dîner. La table est immense, et pas une place. Il y a là au moins cent cinquante personnes qui, empilées comme des harengs, dînent au milieu d'un grand bruit et d'une grande gaieté. Nous allons un peu marcher dans la rue Royale. Retour à l'hôtel. Nous trouvons enfin deux places au beau milieu de cette table gigantesque. Curieux assemblage de gens... »<sup>21</sup>

Les Prussiens entrèrent dans la ville le 19 janvier 1871. D'une étude d'Ingo Fellrath et Francine Fellrath-Bacart<sup>22</sup> menée à partir de divers témoignages d'officiers prussiens, il ressort que l'ennemi, moins barbare qu'on ne l'avait craint, fut séduit par le climat de la Touraine, par Tours et ses abords : « Tours mérite sa réputation d'être la plus belle ville de France, et on peut dire aussi, d'être la plus distinguée », « Tours, l'Eldorado de la France », « Tours, ce joyau parmi les villes sur les bords de la Loire », etc. Et les relations entre occupants et occupés restèrent dans les limites de la décence. La signature de l'armistice (28 janvier 1871), instaura même une sorte de convivialité à laquelle participait l'*Hôtel du Faisan* : « Dans la rue Royale qui traverse la vieille capitale de la Touraine [...] une foule immense va et vient. Allemands et Français formant une foule bigarrée se bousculent devant les magasins resplendissants, les grands hôtels, les cafés éclairés et les restaurants qui bordent la rue. [...] A la Boule d'Or, à l'Hôtel du Faisan et dans les autres grands hôtels de la ville, des officiers prussiens et des administrateurs militaires mangent à de longues tables abondamment garnies. – Les dîners et les déjeuners sont bons, mais à quels prix ! »<sup>23</sup>

Ce fut bien autre chose, lors de la Seconde Guerre mondiale. Il n'était plus question des grandes tablées, ni des grands salons où servir des hôtes de marque. Dès avant les hostilités, Tours prenait des mesures pour pallier ce qui avait été une des plus douloureuses épreuves de 14-18 : l'ypérite ou gaz moutarde, utilisé pour la première fois par les Allemands en 1917, à la bataille d'Ypres, d'où son nom. Il était urgent de prévoir des installations de repli pour soigner les hommes qui en seraient victimes. Les services sanitaires de la ville s'orientèrent vers les établissements qui possédaient de grandes caves. L'Hôtel du Faisan, on l'a vu, présentait cet avantage. Mais l'architecte Pierre Labadie (1913-1973), chargé d'étudier la question, conclut, après examen, que la configuration des lieux ne se prêtait pas à faire office « d'abri public de lavage pour ypérités ». Il fallait construire un bâtiment bien spécifique dont il proposait le plan<sup>24</sup>. Les caves restèrent donc disponibles pour la suite des événements, lorsque Tours se trouva pendant trois jours, du 20 au 22 juin 40, sous le feu des Allemands postés dans la Tranchée. Les pompiers ne parvenant pas à maîtriser l'incendie qui achevait l'œuvre des bombes, *Le Faisan* vécut alors des heures dramatiques.

<sup>21</sup> Cf. Gallica – *Récits de guerre* – p. 145. A cette date, Gambetta est installé à Tours avec le gouvernement.

<sup>22</sup> *La guerre de 1870-1871 en Touraine – Un nouvel éclairage* – L'Harmattan 2011. Francine Fellrath est aussi l'auteur d'une communication au titre révélateur : *Tours et la Loire ; un spectacle éblouissant pour les officiers prussiens* - Presses universitaires de Rennes 2013.

<sup>23</sup> Doctor Georg Hantel cité p. 129-130 de l'ouvrage ci-dessus.

<sup>24</sup> ADIL 37 J 2299 Fonds des architectes Gaston et Pierre Labadie.





Sur la photo ci-dessus (extraite de « *Tours sous les bombes* » de Jonathan Largeaud), on repère l'hôtel à sa marquise jetée à bas. Pendant trois jours entiers, les occupants des lieux, pensionnaires et membres du personnel, quelque 70 personnes, connurent l'angoisse du confinement. Dans la terreur générale, le gérant, M. Guignard, garda assez de sang-froid pour organiser la survie de tout son monde. Car il ne suffisait pas de faire refluer les gens à l'abri dans les caves, il fallait encore leur fournir de quoi dormir et manger. On descendit les matelas des chambres et l'on puisa dans les réserves. On tira même du cellier quelques bonnes bouteilles, le jour où, défiant le tragique de la situation, M. Guignard offrit à ses reclus un repas de gala ! Au troisième jour enfin, les pompiers purent accéder à ce qui restait de l'hôtel et libérer les prisonniers<sup>25</sup>.

---

<sup>25</sup> Cf. *Les réfugiés du Faisan* dans Jean Chédaille - *Tours – Les bombardements*. Edit. CMD (BHT)



Ce même M. Guignard, dont il faut admirer la ténacité, eut à cœur d'ouvrir, au milieu des ruines, un café-bar à la même enseigne. Ce qui ressemble bien à un cabanon arborait un superbe faisan au-dessus de l'entrée. Dans l'article cité plus haut, J-E Weelen rapporte les propos que Guignard lui tint : « Sur l'emplacement de la grande salle à manger dont parle Halévy, j'ai dessiné un jardin potager où lèveront bientôt carottes et radis. J'aurai, cet été, des parasols et un orchestre sur ma terrasse. Que peut-on désirer de plus ? Je vais pourtant vous livrer ma pensée. Mon hôtel renaîtra sûrement ; on ne peut imaginer Tours sans le Faisan ». La reconstruction du quartier eut lieu, mais sans que le *Grand Hôtel du Faisan* y retrouve sa place. Les nouveaux plans prévoyaient pourtant de le remonter à l'angle de la rue Nationale et de la place Anatole France, s'offrant ainsi dès l'entrée au voyageur. Le projet

n'aboutit pas. La raison ? Le montant des dommages de guerre ne couvrant qu'une partie des travaux, restait aux propriétaires d'assurer le complément. Le Faisan appartenait alors à deux associés, MM. Monjalon et Yvon, domiciliés à Paris, qui refusèrent les conditions. Malgré des tractations à n'en plus finir (plus de quinze ans de procédure), aucun accord ne survint. MM. Monjalon et Yvon moururent. L'affaire ne se régla pas plus avec leurs veuves respectives ni avec les héritiers.

Toutefois, il existe toujours un hôtel du Faisan, à Saint-Avertin.